

**Lurelu**

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

The logo for Lurelu, featuring the word "lurelu" in a white, lowercase, sans-serif font inside a red square. The letter "u" is stylized with a circular element around it.

## Bandes dessinées

---

Volume 20, Number 2, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13271ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

(1997). Review of [Bandes dessinées]. *Lurelu*, 20(2), 40–44.

---

Tous droits réservés © Association Lurelu, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

The logo for Érudit, featuring the word "Érudit" in a red, lowercase, sans-serif font.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## BANDES DESSINÉES

### Line Arsenault VAUX MIEUX ÊTRE HEUREUX

Éd. Mille-Îles  
1997, 50 pages.  
8 ans et plus,  
12,95 \$



Line Arsenault, qui nous présente ici son troisième album, est assez connue du lectorat québécois puisqu'elle a collaboré au *Devoir*,

à *L'actualité*, à *Safarir* et au *Soleil*. Elle exerce son talent dans les *strips* et le dessin d'humour, assez près de l'aphorisme finalement, dans la tradition britannique de l'*understatement*, c'est-à-dire d'un certain euphémisme, où l'expression atténuée délibérément l'ampleur de la réalité. Dans son épuration, cet art se révèle périlleux. La marge d'erreur est assez étroite. Personnellement, je dois avouer que le *strip*, comme genre de bande dessinée, me touche très peu. D'une part, la longueur permet très peu à l'artiste de déployer ses ailes, d'exploiter les possibilités de la mise en pages, les changements de plans et d'angle. D'autre part, les scénarios sont souvent soit abscons, soit idiots.

Avec son humour feutré et son dessin minimaliste aux teintes joyeuses, la démarche de Line Arsenault ne va pas sans un certain humanisme. À travers ses petits personnages à gros nez, elle porte un regard à la fois interrogateur et tendrement critique sur les différentes facettes de la vie : l'enfance, les thérapies, le couple, le stress et les pluies acides. Si certaines œuvres font mouche, je pense par exemple à celle sur le père Noël, ou à cette autre sur les grandes oreilles, d'aucunes tombent à plat. On lit la chute du gag les sourcils froncés, en se disant : «Oui, et ensuite?» Arsenault n'a pas cherché ou n'a pas réussi à créer un cadre à ses historiettes, un univers palpable, en évolution. Les personnages se distinguent peu les uns des autres; ils n'ont pas de personnalité ou, sinon, ils ont tous la

même. Veut-elle signifier que nous sommes tous pareils? Côté graphique, les coloris sont jolis, mais le dessin est limité, presque facultatif. Enfin, l'album est théoriquement destiné aux huit ans et plus, mais je suis convaincu que l'œuvre de l'auteure touchera essentiellement un public adulte.

Fatalement, ceux qui ont donné à Line Arsenault ses prix Bédéis Causa de l'espoir québécois en 1995 et à Jovette Bernier l'année suivante n'endosseront pas les commentaires précédents. Il est tout de même évident que Line possède une belle sensibilité et un certain talent pour les dialogues. Elle a en main tout ce qu'il faut pour exploiter son œuvre, lui donner plus de relief et d'acuité. Il suffit qu'elle en éprouve la nécessité.

Denis Lord

Chroniqueur en bande dessinée

### Jean Lacombe UN LOUP POUR L'HOMME

Éd. Kami-Case  
1997, 140 pages.  
12 ans et plus,  
14,95 \$

Wellie se retrouve au cœur d'une chasse qui a pour but de retrouver la bête qui a tué les chiens de Marcus. Mais est-ce bien une bête ou s'agit-il d'autre chose? Une malédiction semble planer sur l'archipel où la plupart des habitants vivent cloîtrés dans une pesante solitude : le docteur Mercure, Lili, la sœur de Marcus, ou encore Tintin, qui non seulement se sent étranger au sein du groupe d'orphelins du docteur Mercure, mais dont l'amitié est repoussée par Wellie.

Depuis son premier album il y a dix ans, Lacombe a constamment évolué. Si son trait ténu semblait perdu dans l'immensité du blanc des pages de *L'étrange*, il a su, dans *Un loup pour l'homme*, en jouant des hachures et des masses de noir, lui donner du volume, atteindre ce qu'il est convenu d'appeler la maturité. Pour ce qui est du récit, il y a aussi du progrès. Lacombe semble pratiquer ce qu'on appelle l'écriture lacunaire, c'est-à-dire une forme de narration avec des

creux que le lecteur doit remplir lui-même. À ce niveau, *L'étrange* était très frustrant dans son inachèvement. Ici, le récit a plus de densité même si Lacombe persiste dans l'art du mystère, de l'ellipse. La compréhension de l'œuvre demande de la concentration, une relecture, et malgré tout on en ressort avec d'agaçantes interrogations. Qu'est-ce qui relie Wellie à Joseph? Qui semble être le premier loup-garou? Le docteur Mercure connaît-il la nature réelle de ses orphelins? L'auteur laisse-t-il volontairement ces éléments dans l'ombre où manque-t-il de contrôle sur son univers? Un peu des deux, sans doute.

Les grandes qualités d'*Un loup pour l'homme* persistent par-delà ces flous irritants : originalité de la démarche narrative, accomplissement esthétique et élégance de la présentation. De plus, Lacombe est un des rares auteurs de bédé à utiliser l'imaginaire de notre terroir et il le fait d'une manière extrêmement sensible et personnelle, sans tomber dans les gros clichés. Si le thème de la lycanthropie est au cœur de son quatrième album, il ne faut pas pour autant s'attendre à y trouver des scènes de carnage ou des transformations spectaculaires, sa sensibilité le portant davantage vers une peinture de mœurs empreinte de poésie et de mystère.

Denis Lord

Chroniqueur en bande dessinée

### Michèle Laframboise PIANISSIMO!

Éd. Zone Convective  
1997, 64 pages.  
12 ans et plus,  
16,95 \$

Un argument de l'ordre du fantastique est à la base de ce nouvel album de Laframboise, qui tranche résolument avec ses œuvres précédentes. Karine Létourneau, mélomane dans l'âme mais modeste employée de bureau dans le quotidien, donnerait sa vie pour avoir le talent de Léonid Schlodowska, virtuose



pianiste et ultime interprète de Chopin. Son souhait est pris au pied de la lettre par un malicieux farfadet onirique : d'un coup de baguette magique, il dépossède Léonid de son talent pour le donner à Karine! Léonid quitte la scène en plein milieu d'un spectacle, complètement vidé de sa musique. Il aura beau subir une batterie de tests, impossible de comprendre le phénomène. La joie de Karine, toute à sa musique, tombe à zéro quand elle apprend par les journaux la tentative de suicide de Léonid. Saisie de culpabilité, elle n'aura de paix que quand elle aura retrouvé le virtuose et qu'elle aura réparé son erreur.

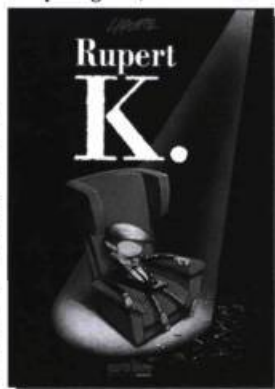
Ce qui frappe, à la lecture de ce quatrième album de Laframboise, c'est la disparité des styles, surtout en ce qui a trait au dessin. Il faut dire que l'auteur a réalisé cet album sur une période de douze ans, ce qui lui a laissé le temps d'améliorer son trait mais de changer également de style et de techniques. Dans la première partie, dont le dessin n'est pas sans rappeler celui de Mérola, Laframboise alterne sans logique différentes trames, manuelles et mécaniques. Les personnages sont souvent disproportionnés et ne se ressemblent pas toujours d'une case à l'autre. Dans la seconde, intitulée «La Quête», il n'y a plus de trame, le dessin devient plus caricatural et le récit prend une tangente humoristique inattendue.

Je lis des tonnes de bandes dessinées chaque année, mais c'est la première fois que je tombe sur un album avec des disparités stylistiques aussi aberrantes et injustifiées. Malgré cela, *Pianissimo!* se révèle d'une agréable lecture et d'un niveau supérieur à bien des œuvres plus léchées mais vides et convenues. Laframboise est une habile conteuse qui ne manque pas d'humour et ses personnages sont intéressants, elle sait nous faire partager leurs émotions. Cet album lui tenait à cœur, c'est un rêve qu'elle a accompli contre vents et marées. On ne peut qu'applaudir une telle persévérance, et surtout souhaiter qu'elle réussisse à trouver du temps pour créer un autre album de ce calibre mais avec plus d'unité de ton.

Denis Lord  
Chroniqueur en bande dessinée

### Bruno et Gilles Laporte RUPERT K.

Éd. Mille-Îles, coll. Coup de griffe,  
1997, 48 pages.  
10 ans et plus,  
10,95 \$



À l'origine, les strips des frères Laporte paraissaient en noir et blanc dans le défunt journal *Jeunes pour Jeunes*, distribué gratuitement dans les écoles secondaires du Québec. La démarche des auteurs va résolument à l'encontre des tendances en bande dessinée jeunesse, où, manque d'imagination ou excès de rectitude politique, les œuvres proposées sont souvent mièvres, puérielles, émasculées par trop de prudence. Enfin, des auteurs d'ici voient dans les jeunes autre chose que des demeurés ou qu'un public cible.

Cela ne signifie pas pour autant que l'œuvre des frères Laporte soit immorale ou préjudiciable à la santé mentale des jeunes. Simplement, leur personnage principal, Rupert K., lointain cousin de la famille Adams, est névrosé, nihiliste et réfractaire, un brin morbide. En bref, un garçon fort sympathique. Il lui arrive de se cacher dans la sècheuse pour manger; il aime fabriquer des maquettes avec des os de poulets. Fanatique de la télévision et des jeux vidéo, il trompe son ennui et son inadaptation en fuyant dans l'imaginaire, ce qui ne l'empêche pas pour autant de décoder les euphémismes ou les faux-fuyants des adultes.

Pour caricatural qu'il soit, ce portrait ne manque pas de réalisme et de sens critique et les jeunes s'y reconnaîtront mieux que dans les fadasseries proposées ailleurs. Les adultes rigoleront aussi et apprécieront les quelques clins d'œil à Kafka. Les auteurs ne semblent pas manquer d'imagination mais, tout de même, ils auront peut-être avantage à inventer d'autres personnages s'ils veulent créer une série durable. Si la couverture est absolument superbe, la meilleure des Éditions Mille-Îles à ce jour, le dessin à l'intérieur, pour efficace qu'il soit, me semble parfois inégal. Mais ne chipotons pas : *Rupert K.* est un excellent cru, amusant, corsé et fort en bouche.

Denis Lord  
Chroniqueur en bande dessinée

### Michel Luppens et Paul Roux ET VIVE LA MONTGOLFIÈRE!

Éd. du Raton Laveur  
1997, 24 pages.  
3 à 8 ans, 7,95 \$



Par une torride soirée d'été, en allant arroser ses tomates, le petit Ernest est plutôt stupéfié de constater qu'elles ont été transformées en ketchup par un fabuleux engin venant d'effectuer un atterrissage forcé : une montgolfière! Pour se faire pardonner, Céleste Volauvent, le conducteur, emmènera Ernest dans une belle excursion en montgolfière, le temps de lui laisser contempler le paysage à hauteur de nuages et de lui expliquer les tenants et les aboutissants de cet appareil qui stimule l'imaginaire, ne serait-ce qu'à cause de son nom si plaisant.

Après l'insipide et vulgaire *Max Média* et la science-fictionnelle *Images d'ailleurs*, le prolifique et polyvalent Paul Roux revient ici avec un style dans la lignée du *Rêve du Capitaine*. L'essentiel du récit est consacré à l'explication du fonctionnement de la montgolfière ainsi qu'à son historique; cet aspect didactique se confond très bien au fictif grâce au scénario de Luppens et au riche cadre visuel de l'histoire : paysages, merveilleux ballons volants de formes diverses et omniprésence des animaux. Si un beau dynamisme opère dans la physionomie des personnages, il est encore plus séduisant en ce qui a trait aux animaux, qui arborent le plus clair du temps des gueules très savoureuses, presque irrésistibles. L'alternance des plans est conçue de manière très dynamique et les coloris sont vifs, harmonieux et attrayants.

Entre trois et six ans, les enfants – j'imagine – ne comprendront sans doute pas grand-chose au fonctionnement des montgolfières, qui est expliqué plus à fond en préface et en postface, mais cela leur fera tout de même une excellente initiation.

Le seul reproche qu'on puisse faire à ce récit tout simple, mais illustré avec beaucoup de vivacité : il ne dure pas plus longtemps!

Denis Lord  
Chroniqueur en bande dessinée

**Paul Le Brun et Dario**  
**UNE AVENTURE DE SUPER-H,**  
**LOUP-GAROU BARBECUE**

Éd. B.D. Mille-Îles  
1997, 36 pages.  
8 à 12 ans, 9,95 \$



De tous les titres publiés dans la collection «B.D. Mille-Îles», celui-ci est le plus impressionnant et le plus original dans la forme, dans le contenu graphique et narratif. Une couverture envoûtante avec des jaunes, des violets, des rouges et des verts nous rappelle le souci chromatique et dramatique d'un E.P. Jacobs (voir *La Marque jaune*). Nous observons en avant-plan une ombre menaçante qui éveille la peur et maintient la curiosité.

Cette première aventure de Super-H nous fait découvrir un dessinateur et un scénariste qui maîtrisent le comique de situation, de mots et de caractères. Une petite fille a le privilège, parfois gênant, d'avoir un père superhéros. Ce dernier travaille normalement comme chauffeur de taxi. Notre monsieur Halloween, comme on le nomme irrespectueusement, partira avec son épouse et sa fille pour Saint-Jérémie, dans les Laurentides; là justement où se trouve un loup-garou qui s'attaque aux poulaillers. Lors d'une enquête à la Dupondt, notre superhéros affrontera des suspects plus bizarres les uns que les autres : un pianiste avec le nom évocateur de Loupi Garovski, un lycanthrope, le docteur Wolfgang Blackmoon, Ti-Lou B.B.Q., sans parler des grotesques morts-vivants qui ne veulent pas passer pour des zombies. Après une poursuite infructueuse dans un très macabre cimetière, l'intrigue s'intensifie avec un enchaînement de rebondissements de plus en plus drôles et surprenants. On a droit à une séquence au ralenti de la supertransformation de notre héros, avec un aperçu des supergadgets dont il dispose, du supercaleçon à la brosse Super-Mario. Pour paraphraser Clara, la fille de Super-H, on constate à la fin du récit rocambolesque que les auteurs de cette BD sont supercinglés.

Paul Le Brun, qui possède une grande formation graphique, s'amuse avec aisance à caricaturer le mythe du superhéros, la thématique des films d'horreur et les décors les plus clichés d'un Québec décadent avec ses *fast-foods*, sa musique pop et des parents «in» pour des enfants «out». Tous les personnages sont des modèles d'expressivité dans le visage et le mouvement. La soigneuse variété des cadrages, des angles de vue et des mouvements de caméra est un véritable hommage au cinéma expressionniste. Le grand intérêt du scénario s'apprécie graduellement dans le ton parodique des dialogues et du thème important de l'enfance, tout en sourdine. C'est le passé inattendu et fantastique d'un enfant qui expliquera l'énigme du loup-garou.

Seuls deux Québécois, qui connaissent bien les maîtres de la BD européenne et l'univers populaire des superhéros typiquement américains, pouvaient réaliser un album si particulier. Si vous aimez les superhéros, achetez-vous deux exemplaires : l'un pour un jeune lecteur et l'autre pour vous...

*Richard Langlois*  
Enseignant, Université de Sherbrooke

**Malouin**  
**LE MONDE DE LA TÉLÉ**

Éd. Mille-Îles  
1997, 48 pages.  
8 ans et plus,  
10,95 \$

Pour ceux qui suivent les aventures de la bande dessinée québécoise, Mario Malouin n'est plus à présenter. Il a commencé à publier dès 1971 dans des hebdomadaires. Après avoir fondé la défunte revue *Plouf*, il a collaboré au *Soleil*, à *Fluide Glacial*, à *7 Jours* et à *Safarir*. Il a publié des albums chez différents éditeurs, notamment *Une saison dans la vie d'Arthur Leroi*, *Drôlement piquant* et *Guerre... épais!*

Le dixième album de Malouin, *Le monde de la télé*, est un recueil de carica-



tures et de gags parus dans *TV Hebdo* et *TV 7 jours* qui, vous l'aurez deviné, reprennent de manière humoristique les personnages du petit écran, qu'ils soient québécois ou américains. On peut comprendre les gags sans avoir nécessairement vu les émissions parodiées. Passons outre le fait qu'il y ait quelque chose d'aliénant à se faire ennuyer par les mêmes têtes, les mêmes médiocrités qu'on voit déjà trop souvent à la télé. Il est vrai que certains lecteurs apprécieront revoir Benoît Brière et son indissociable téléphone, Marcel Béliveau et son sourire tout en dents, Robocop et Marina Orsini, Popa et ses vidanges. Personnellement, je trouve cela quelque peu futile, d'autant plus que l'humour de Malouin, gentillet, déjà vu, ne provoque, la plupart du temps, que des rires mitigés. Bien sûr, on peut supposer que le contexte de production originale – des hebdomadaires qui visent à nous faire écouter davantage la télé – ne laissait pas à l'auteur une grande liberté de manœuvre : on peut croire qu'il devait présenter assez rapidement le produit et qu'il ne pouvait se permettre d'être irrévérencieux. On peut croire aussi que des publications de ce type favorisent le plus petit dénominateur commun. N'empêche, *Le monde de la télé* ne pêche pas par excès d'imagination.

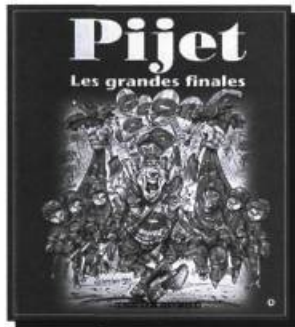
En ce qui a trait à l'aspect graphique, la lisibilité et le travail sur les couleurs sont excellents. Si certaines caricatures sont très efficaces – Normand Brathwaite et Roy Dupuis, dans certains cas –, d'autres me semblent manquer leur cible : le même Brathwaite, de profil, Marie Eickel, certaines cases avec Benoît Brière, Michel Forget.

Pour tout dire, il manque à cet album un peu de rigueur graphique, de folie et de cette qualité d'outrance grotesque qui, à mon sens, constitue visuellement la meilleure part du travail de Mario Malouin.

*Denis Lord*  
Chroniqueur en bande dessinée

André Pijet  
LES GRANDES FINALES

Éd. Mille-Îles,  
72 pages.  
10 ans et plus,  
10,95 \$



Les amateurs de hockey se souviendront qu'au printemps 1993 le Canadien avait affronté les Nordiques

de Québec en séries éliminatoires. Cette lutte fratricide avait fait couler beaucoup d'encre et le journal *La Presse* avait eu la bonne idée de publier les caricatures d'André Pijet qui croquait sur le vif les vedettes de notre sport national. Ce sont ces caricatures, entre autres, que nous proposons les Éditions Mille-Îles avec *Les grandes finales*, un luxueux album tout en couleurs.

Pijet fait preuve de beaucoup d'humour et d'imagination en mettant les vedettes du hockey dans les situations les plus loufoques. La mythologie grecque et les grands moments de l'Histoire y sont fréquemment évoqués. On verra donc, au fil des pages, le mythe de Sisyphe, le cheval de Troie, le colosse de Rhodes, l'ascension du Golgotha et les hordes d'Attila. L'auteur représente Jacques Demers tantôt en Napoléon traversant les steppes de Russie, tantôt en Moïse regardant la mer Rouge engloutir Pierre Pagé et ses païens en bleu et blanc. Les dessins portent sur la période allant d'avril 1993 à avril 1996; on a droit aussi au conflit ayant opposé Mario Tremblay et Patrick Roy.

La mise en couleurs est efficace, et le coup de crayon de Pijet souple et nerveux. Il est toutefois dommage que l'on devine autant les photos dont il s'est servi pour ses caricatures d'hommes publics.

On l'aura deviné, ce recueil s'adresse aux fanatiques du hockey, aux nostalgiques de l'époque où Jacques Demers et les Nordiques étaient encore actifs. Un bon album, donc, mais je ne le recommanderais qu'à un public de connaisseurs.

Marc Auger  
Illustrateur

Paul Roux  
LES (MÉS)AVENTURES  
DE MAX MÉDIA REPOR-TERRE

Éd. Mille-Îles  
1997, 48 pages.  
10 ans et plus,  
10,95 \$



Pour son huitième album, Paul Roux nous présente un recueil de bandes parues dans un nombre étonnant d'hebdomadaires canadiens-français hors Québec, du Yukon jusqu'à l'Île-du-Prince-Édouard, en plus de quelques inédits.

Max, son personnage principal, est un reporter blondinet et candide qui possède un indiscutable talent pour se mettre dans le pétrin. Qu'il assure la couverture d'un incendie ou d'une conférence de presse, qu'il se balade en Australie, en Écosse ou en Tanzanie, la catastrophe n'est jamais très loin. Quelques autres personnages reviennent au fil des pages, pas toujours facilement identifiables. Roux a peut-être surexploité les vastes possibilités d'aventures qu'offre la profession de Max au détriment d'un noyau d'individus qui, bien définis, auraient permis de nourrir des interactions à plus long terme.

Ce n'était manifestement pas le projet de l'auteur, qui vise surtout à faire rire ses lecteurs en basant les gags sur des jeux de mots qui, il faut l'avouer, sont faciles, vieillots, longuement rabâchés et éculés. Quand un garde tente de prévenir Max du danger, alors que ce dernier passe sous une clôture électrique et déclare «Je suis au courant», c'est tout à fait consternant. Et pour faire un bon et nouveau gag avec une pelure de banane (p. 35), ou avec une poche de kangourou, il faudrait un peu plus d'imagination que Roux n'en manifeste dans ce livre. On a l'impression de lire du sous Gaston Lagaffe, originalité et virtuosité en moins. D'ailleurs, si la mise en couleurs est très professionnelle, le dessin est correct mais commun. *Le rêve du capitaine*, *Et vive la montgolfière!* et *Images d'ailleurs* avaient autrement plus d'envergure. Peut-être est-ce en raison du fait qu'il s'agit ici d'un travail de commande; l'inspiration, elle, ne se commande pas toujours.

Denis Lord  
Chroniqueur en bande dessinée

BIOGRAPHIES

Harry Bruce  
MAUD,  
La vie de Lucy Maud Montgomery

Traduit par Michèle Marineau  
Éd. Québec/Amérique, coll. Littérature d'Amérique,  
1997, 188 pages.  
12 ans et plus,  
17,95 \$



Tous les lecteurs et lectrices d'*Émilie de la Nouvelle Lune* seront curieux de mieux connaître cette auteure qui a su leur procurer de si mémorables heures d'évasion.

Notre curiosité est assouvie... du moins en partie. On y découvre la trame de sa vie, de sa jeunesse à Cavendish jusqu'à ce qu'elle épouse le révérend Ewan Mac Donald à l'âge de trente-six ans, en 1911. À ce moment, elle a déjà publié non seulement *Anne...* *La Maison aux pignons verts* et *Anne d'Avonlea*, mais également *Kilmeny du vieux verger* et le livre que Maud préférait : *La Conteuse*. Elle était donc une auteure reconnue qui vivait de son travail. On retrouve peu d'information dans cette biographie sur la période de sa vie qui suit son mariage, c'est-à-dire de 1911 à sa mort, en 1942.

Ce livre n'en demeure pas moins très intéressant. Il nous permet de découvrir le caractère exceptionnellement déterminé de Maud. L'auteur de la biographie nous dit : «Pour ce qui était de l'écriture, Maud était fermement convaincue que "la première leçon, de même que la dernière et celle qui se trouve au milieu, c'est : Ne jamais abandonner!"»

«Dès mon enfance, expliquait-elle en 1906, ma seule et unique ambition était d'écrire. Je n'ai jamais désiré autre chose.» Lorsqu'elle subissait des échecs, elle serrait les dents en se répétant : «Je vais réussir.» Elle ajoutait : «Je croyais en moi et je savais que je réussirais un jour!»

Cette détermination fut effectivement récompensée, pour le plus grand bénéfice de ses millions de lecteurs, car *Anne*